



HAL
open science

Actualité de "Volgarizzare e tradurre"

Christophe Mileschi

► **To cite this version:**

Christophe Mileschi. Actualité de "Volgarizzare e tradurre". Editions rue d'Ulm / Presses de l'Ecole Normale Supérieure. Traduire en langue vulgaire, 2018, 9782728805969. hal-04425089

HAL Id: hal-04425089

<https://hal.parisnanterre.fr/hal-04425089>

Submitted on 29 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

Actualité de *Volgarizzare e tradurre*

par Christophe Mileschi¹

Gianfranco Folena, dans la culture humaniste italienne, a été, et demeure indéniablement un grand maître² dans l'immense domaine de l'histoire de la langue, de la linguistique et de la philologie – une discipline, on le sait, aujourd'hui quelque peu délaissée en France. Avec *Volgarizzare e tradurre*, dont nous est proposée (j'ose dire : *enfin*), grâce aux éditions de l'ENS, la première traduction française, Folena ouvre, en Italie, la grande saison de la pensée sur la traduction. Dans cet essai de sémantique historique, dans cette étude formidablement érudite dédiée aux diverses déclinaisons de la notion de traduction au Moyen Âge et à l'aube de la Renaissance, et aux questions terminologiques y afférentes, l'auteur trace aussi les contours de sa propre définition de ce qu'est le traduire, entre bouquet de problèmes théoriques et phénomène chevillé à une histoire – et à l'Histoire.

Sous le titre, plus descriptif du contenu, de « *Volgarizzare* » e « *tradurre* » : *idea e terminologia della traduzione dal Medioevo italiano e romanzo all'Umanesimo europeo*³, une première version du texte paraît d'abord dans un ouvrage collectif (*La traduzione, saggi e studi*⁴, Trieste, Lint, 1973), au moment même où les études sur la traduction commencent à se tailler une

1 Je remercie Claudia Zudini de sa vigilante relecture.

2 En 2014, soit 22 ans après sa mort, la Commune de Padoue a donné son nom à la petite place située en face du Palazzo Maldura, siège de l'université où il avait enseigné.

3 Littéralement, si cela veut dire quelque chose en traduction : « Vulgariser et traduire : idée et terminologie de la traduction du Moyen Âge italien et roman à l'Humanisme européen. » « *Volgarizzare* » / « *Vulgariser* » a le sens, qu'on ne distingue pas aisément en français mais que cet essai et sa traduction éclairent, de : transposer en *volgare*, ou *lingua volgare*, c'est-à-dire la (les) langue(s) du *vulgus*, les parlers vernaculaires, communs – par opposition, donc, au latin. Les langues vulgaires, dont on trouve, ponctuellement, les premières transcriptions écrites à partir du VIII^e siècle (certains spécialistes les considérant cependant encore comme du latin populaire), surtout dans des documents « techniques » (juridiques, ecclésiastiques ou commerciaux), commencent à accéder à la dignité du statut de *langue* à partir du XIII^e siècle.

4 « La traduction, essais et études. »

place et à être reconnues comme discipline autonome : un an avant la parution de l'essai de Folena, James Holmes (*The Name and the Nature of Translation*, 1972), décrivant le phénomène traductif à partir de sa propre expérience, d'une part, et pointant, d'autre part, les principes généraux à l'œuvre dans la traduction, en esquisse les visées essentielles. Quelques années plus tard, André Lefevere propose de nommer *Translation Studies* ce nouveau champ disciplinaire, qui étudie la production et la description des traductions (*Translation Studies. The Goal of the Discipline*, 1978), appellation reprise en 1980 par Susan Bassnett et promise à un beau succès.

L'essai de Folena compte, on le voit, parmi ce que l'on peut appeler les travaux théoriques pionniers sur la traduction. Superposant la sémantique de la traduction à l'histoire des idées de et sur la traduction entre Moyen Âge tardif et Humanisme, ainsi qu'à l'histoire et à une analyse serrée des traductions de l'époque, il n'a cependant rien perdu de son érudite actualité. Plusieurs initiatives récentes témoignent de la fortune durable, du moins dans le domaine scientifique italien, de la pensée de Folena. Ainsi, le colloque *Lingue testi culture. L'eredità di Folena vent'anni dopo*⁵, organisé en 2012 par d'anciens collègues et disciples de l'université de Padoue – où il avait occupé, jusqu'en 1990, la chaire de Philologie romane, puis d'Histoire de la langue italienne – , dont les Actes, publiés en 2014 par Ivano Paccagnella et Elisa Gregori, proposent plusieurs contributions qui creusent dans la direction ouverte près de quarante ans plus tôt par le grand devancier, poursuivant sa réflexion sur l'histoire et la terminologie de la traduction. Ou aussi le projet intitulé DiVo (« Dizionario dei Volgarizzamenti », 2012-2016), dirigé par Elisa Guadagnanini et Giulio Vaccaro, explicitement conçu comme contribution contemporaine « allo studio del volgarizzare e tradurre », et qui se fixe d'étudier du point de vue lexical un vaste corpus comprenant toutes les « vulgarisations » médiévales (jusqu'à la fin du XIVe siècle) de textes de l'âge classique et de l'antiquité tardive⁶. Ou encore l'imposante série d'enquêtes lancée en mai 2017, lors du colloque *Volgarizzare e tradurre in Italia nei secoli XIII-XV. Problemi e metodi editoriali*⁷, organisé à Pise par Corrado Bologna et Claudio Ciociola, autour de problématiques dont le titre énonce clairement l'inspiration folenienne, telles, entre autres : la définition et l'actualisation des critères éditoriaux, le rapport entre histoire de la tradition et critique du texte, les relations entre les différentes aires géo-

5 « Langues textes cultures. L'héritage de Folena vingt ans après. »

6 Les résultats de ce travail considérable (bibliographie philologique, corpus bilingue des lemmes, étude lexicale) sont partiellement accessibles en ligne.

7 « Vulgariser et traduire en Italie aux XIIIe et XIVe siècles. Problèmes et méthodes éditoriales. »

linguistiques en Europe, l'identification d'éléments lexicaux communs à la « mise en vulgaire » et à la traduction...

Dans un (long) premier temps, la circulation de *Volgarizzare e tradurre* a irrigué essentiellement la culture scientifique et la pensée traductologique italiennes, n'ayant qu'une influence marginale ou inexistante au plan international⁸. Franco Buffoni, en 2007, nous rappelle par exemple que George Steiner, lorsqu'il publia son très célèbre *After Babel* (1975), à l'évidence ne connaissait pas l'essai de Folena : il ne l'évoquera que dans la seconde édition de son propre texte, en 1992, faisant de surcroît mention de la réédition de *Volgarizzare e tradurre* en 1991 comme s'il s'agissait de la toute première parution. Or il est évident que les thèmes abordés par Folena auraient pu se croiser de manière naturelle et féconde avec l'approche de Steiner, lequel aurait certainement apprécié, outre l'érudition de son confrère, la vision dynamique et créative de la traduction pour laquelle plaidait celui-ci : non pas mise en opposition statique de systèmes linguistiques figés et de principes de transposition établis en amont, mais plutôt tension positive et vibrante de l'intelligence du traducteur aux prises avec les difficultés de sa tâche, récréation (et parfois, pourquoi pas, récréation) dans l'entre-deux-langues.

Aujourd'hui, on commence cependant à reconnaître au niveau international l'importance de la pensée et de l'apport de Folena. *Volgarizzare e tradurre* a, par exemple, été salué comme un « travail capital (et qui n'a pas encore été dépassé) » par Jean-Louis Fournel et Ivano Paccagnella, concepteurs et responsables du projet international « Traduire à la Renaissance » (« Tradurre nell'Europa del Rinascimento / Translating in Renaissance Europe⁹ »), qui réunit depuis quelques années des chercheurs d'universités italiennes, françaises, québécoises et anglo-saxonnes, dans l'intention commune de tracer une histoire d'ensemble de ce que Folena appelle la traduction « horizontale » – à savoir la traduction entre langues présentant des structures analogues et de solides affinités culturelles – à la Renaissance en Europe, et de rendre compte des théorisations, des réflexions synchroniques sur la traduction, des traductions du canon littéraire et des activités des

8 L'Italie, jadis foyer et centre irradiant de la « grande culture », est aujourd'hui devenue une province assez reculée du Savoir où, hormis quelques rares exceptions confirmant la règle, les penseurs des autres pays songent rarement à voyager intellectuellement et à chercher des interlocuteurs. C'est encore, certainement, l'effet d'une tension entre langue dominante et « (néo-)vulgaires » – tension pour lors franchement défavorable à celles-ci. Cela conduit nombre de chercheurs et établissements de recherche et d'enseignement italiens à renoncer à leur propre langue, au bénéfice de l'anglais...

9 Voir http://www.renaissancetranslation.eu/?page_id=47 site consulté le 15/02/2018.

différents traducteurs de l'époque.

S'inspirant de la dialectique verticalité/horizontalité appliquée par Paul Zumthor (*Langue et techniques poétiques à l'époque romane [XI-XIIIe siècles]*, 1963) au bilinguisme médiéval, la distinction entre traduction « horizontale », *id est* « entre des langues de structure similaire et de forte affinité culturelle » (les langues néolatines, dans l'essai de Folena), et traduction « verticale », *id est* depuis une langue (en l'occurrence, quant aux siècles sur lesquels porte son étude, essentiellement le latin) qui « jouit d'un prestige et d'une valeur transcendants par rapport à celle d'arrivée », offre à la traductologie actuelle une typologie des plus fécondes : notamment si l'on considère, comme le propose Rainier Grutman, « que la direction "verticale" que Zumthor et Folena attribuent, le premier à la subordination des parlers dits "vulgaires" du peuple au latin savant, véhicule à la fois du christianisme et des arts libéraux, le second à la *translatio studii*, est une autre façon de nommer l'asymétrie qualitative entre les langues, tant et si bien que leur distinction peut s'appliquer à des situations plus récentes, où le latin ne joue plus aucun rôle¹⁰ ». Au-delà du contexte culturel et chronologique spécifique exploré dans *Volgarizzare e tradurre*, la typologie qu'y dessine Folena permet aussi, en d'autres termes, de saisir les problématiques relatives à la traduction entre langues se situant sur des niveaux disparates au plan symbolique, et occupant des positions différentes dans la distribution domination/périphérie, ainsi que d'ordonner clairement les combinaisons des divers « transferts verticaux » qui en résultent.

La possibilité d'appliquer de façon probante la classification conçue par Folena à l'un des champs les plus féconds de la traductologie contemporaine internationale tient certainement à une prémisse déterminante de son épistémologie. Si Folena est d'avis que l'examen des relations historiques, en tant qu'elles caractérisent intrinsèquement l'expérience humaine, est le fondement imprescriptible de toute recherche, voire de toute pensée possible (« il n'est pas de théorie sans expérience historique », lit-on dans les pages qui précèdent, et l'on est plausiblement fondé à le tenir pour vrai de tout domaine disciplinaire, voire de tout processus par lequel nous donnons sens à la réalité), il avait d'autre part fait sienne une devise, qui est aussi un principe méthodologique, de son maître Giorgio Pasquali, qu'en 1964, lui rendant hommage, il paraphrasait ainsi : « dans la science

10 Rainier Grutman, « L'autotraduction: de la galerie de portraits à la galaxie des langues », in *Glottopol*, Revue de sociolinguistique en ligne, n° 25, dirigé par Christian Lagarde, janvier 2015, p. 21. http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_25/gpl25_01grutman.pdf Article consulté le 15/02/2018.

n'existent, concrètement, que les problèmes¹¹ » ; des problèmes qui précèdent donc les articulations et compartimentations disciplinaires selon lesquelles on s'efforce ensuite, laborieusement, de les décliner et de les répartir. On pourrait dès lors, nous semble-t-il, abstraire de l'essai de Folena cette maxime, parmi d'autres, d'heuristique générale : c'est l'alliance de l'historicisme et de l'anti-spécialisme qui permet à la pensée ses plus grandes avancées.

Parmi tant de propositions stimulantes, novatrices et toujours actuelles – outre les considérations passionnantes sur les différentes manières dont on a nommé, au cours des siècles, dans différentes aires géo-linguistiques, et selon les langues concernées, ce que nous nommons aujourd'hui indistinctement « traduire » –, celle qui concerne le rôle décisif des traducteurs et de la traduction dans l'édification de la culture, au sens le plus large du terme, est assurément de première importance : « à l'origine de nouvelles traditions de langue écrite et littéraire, aussi loin que porte le regard, on trouve souvent la traduction : de sorte qu'à l'adage commun, *in principio fuit poeta*, fier et idéaliste, il convient d'opposer aujourd'hui l'humble réalité selon laquelle *in principio fuit interpres*, ce qui revient à nier dans l'histoire le caractère absolu et autochtone de tout commencement. » C'est l'avantage donné à une appréhension pragmatique des textes, et du fait linguistique en général, sur une conception idéelle, sur une métaphysique implicite où préexisterait dans quelque état originel une – sinon *la* – langue, comme abouchée au divin. Accessoirement (bien que cela ne soit, bien entendu, aucunement accessoire), récuser l'hypothèse d'une origine absolue de l'histoire humaine, qu'il s'agisse de langue ou, mettons, de nation ou de race – car l'emphatisation de l'une quelconque de ces trois entités ne va jamais vraiment sans la pharaonisation des deux autres –, c'est aussi couper l'herbe sous le pied à toutes les doctrines reposant sur le credo d'une fondation souveraine de leur raison d'être.

Comme on le voit par cet exemple, les ramifications de la pensée de Folena débordent largement le cadre de ce que l'on entend communément par traductologie ou théorie de la traduction. Ou, si l'on préfère le formuler dans l'autre sens : la traduction telle qu'elle est ici envisagée implique bien davantage qu'une opération de transfert de contenus d'une langue à une autre. Ainsi, poussant dans l'une des directions ouvertes par cet essai, pourrait-on dire par exemple

11 « nella scienza esistono, in concreto, solo i problemi » ; Gianfranco Folena, *Premessa a Giorgio Pasquali, Lingua nuova e antica. Saggi e note*, a cura di G.Folena, Firenze, Le Monnier, 1964 (1985²) ; cité in Claudio Ciociola, « La filologia di Folena », in *Gianfranco Folena, dieci anni dopo. Riflessioni e testimonianze*, a cura di Ivano Paccagnella e Gianfrancesco Peron, Padoue, Esedra Editrice, 2006, p.63.

que les langues romanes, au moins dans leur forme écrite, mais une forme qui allait bientôt conditionner et réglementer le parler, sont bel et bien *nées de la traduction* : de la nécessité et/ou de l'usage qui s'imposent peu à peu à la fin du Moyen Âge de traduire en langues vulgaires les textes grecs et, surtout, latins. « La conscience de la grammaticalité et de l'autonomie des parlers vulgaires, des langues n'ayant qu'une tradition culturelle et écrite faible et récente, s'acquiert essentiellement par ce moyen, à travers la traduction. » Selon saint Augustin, comme le rappelle encore Folena, « il vaut mieux risquer la réprobation des grammairiens que de ne pas être compris du peuple » : et c'est cette concession faite à l'usage populaire, ou cette dérogation infligée à la férule grammaticale, qui sera le principe moteur de l'avènement des langues de l'Occident ; et les traducteurs en seront les agents premiers.

En quelque sorte, pour reprendre les deux acteurs culturels confrontés par Folena dans une précédente citation, les traducteurs précèdent les poètes ; c'est-à-dire qu'il fallut qu'on ait d'abord traduit avant de se mettre à écrire, même à penser pouvoir écrire dans des idiolectes qui deviendraient, dans leurs multiples déclinaisons longtemps non réductibles à aucun standard national, les *langues* des territoires européens.... Ou mieux encore, comme le montrent dans cet essai, de manière exemplaire, les splendides traductions de Marie de France : en même temps qu'ils traduisent, les traducteurs du latin vers les parlers communs *inventent* l'écrivain en langue vulgaire¹². La traduction, notamment lorsqu'elle commence à varier les manières possibles de rendre les classiques, est désormais « bien autre chose qu'un pur exercice littéraire et stylistique, mais une mesure et un enrichissement des capacités culturelles de la langue vulgaire », par quoi « la prose italienne a acquis sa troisième dimension » – mais cela serait tout aussi vrai, sans doute, des autres langues romanes.

Si, dans l'abondante production qu'on peut dire traductologique, l'essai de Folena demeure, à mon sens, exemplaire et indémodable, c'est – au moins – pour deux raisons principales. D'un côté, parce qu'il montre qu'à l'époque considérée, des siècles avant notre temps, les traducteurs et les analystes de la (ou des) traduction(s) se posent déjà bon nombre des problèmes essentiels, théorico-pratiques, qu'engage l'entreprise de traduire, et qu'on retrouvera au fondement contemporain des Translation Studies ; si cet essai nous rappelle que Dante, notamment dans *Il Convivio* [*Le*

12 Bien des siècles plus tard, Queneau ne rêvera-t-il pas d'une révolution du même ordre, dans sa tentative de promouvoir le « néo-français » au rang de langue littéraire ?

Banquet], avait mené une réflexion poussée sur la traduction en poésie, il expose aussi que, loin d'être isolé, le futur auteur de la *Comédie* appartient ainsi à une nébuleuse de traducteurs théoriciens de leur propre pratique. De l'autre, parce que, tout en s'adossant à un corpus considérable de références théoriques et d'ouvrages spécialisés de provenances linguistiques multiples¹³, il ne cesse de s'ancrer dans le concret de traductions longuement citées et consciencieusement observées. Cela peut d'abord paraître tout ce qu'il y a de contradictoire, mais la force de la pensée de Folena sur la traduction, c'est d'être sous-tendue par la conviction... qu'« on ne peut pas [...] parler de "théorie de la traduction" » – sauf à l'inclure dans un champ si vaste qu'elle en perd à peu près toute spécificité. J'avoue avoir, pour de semblables raisons, quoique sans me les expliquer clairement dès l'abord, longtemps considéré avec un certain scepticisme – et même, pour le dire sans détour : considérer encore avec un scepticisme certain – bon nombre d'écrits traductologiques ; ceux relevant en tout cas d'une traductologie qui prétendrait s'instituer comme branche du savoir en préposant ses règles aux phénomènes. Si elle aspire au statut de discours cognitif rationnel et de discipline autonome, ce que son nom a tout l'air de trahir, ou à quoi il nous incite, la traductologie me semble n'avoir ni la rigueur, ni la puissance explicative, ni la potentialité universalisante qui fondent, peu ou prou, ce qu'on appelle science. J'ose même envisager que ces sortes de rigueur, de puissance et d'universalisation lui sont interdites par principe, ou, au choix, par essence. Mais si par traductologie on accepte d'entendre, non une méthode de connaissance logiquement chevillée à des axiomes précis, comme l'est par exemple la géométrie, mais un champ en permanence ouvert et mobile de réflexions, où l'étude expérimentale, appuyée sur des examens attentifs de traductions effectives (voire, en complément, cela ne gêne rien, sur une pratique de première main), et où l'intuition et le bricolage, aussi, jouent un rôle décisif, véritablement créateur de concepts après-coup ; si l'on admet que – contrairement peut-être à ce qui est en jeu dans d'autres sciences, où la réflexion précède la mesure¹⁴, où le présupposé précède comme son nom l'indique le discours – ce sont la pratique traductive et/ou l'étude de cette pratique qui déterminent et même engendrent les principes traductologiques, lesquels ne donnent donc d'explication qu'à rebours – ce qui revient à dire que la traductologie est en quelque sorte à réinventer, en tout cas à reconsidérer pour chaque

13 Le lecteur aura remarqué l'imposant appareil de notes qui accompagne cet essai. Essentiellement bibliographique, il représente quantitativement un bon quart du texte dans son ensemble.

14 On aura reconnu l'allusion à une phrase célèbre de Gaston Bachelard : « Il faut réfléchir pour mesurer et non pas mesurer pour réfléchir » (*La formation de l'esprit scientifique*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, 1970, p.213).

corpus qu'elle prend en compte – alors, sans aucun doute, la traductologie mérite pleinement sa place au rang des démarches cognitives. Telle est, me semble-t-il, la direction empirique ou expérimentale que nous invite à envisager et à privilégier Gianfranco Folena, aussi bien dans *Volgarizzare e tradurre* que lorsque, citant encore Pasquali, il nous rappelle cette évidence aussi simple que trop souvent oubliée : « dans toutes les sciences, “l’objet... demeure toujours l’homme” ».